

et difficile bataille au cours de laquelle elle améliore ses méthodes de production et d'organisation du travail. Durant l'affrontement se mêlent considérations politiques, problèmes techniques, aspects commerciaux et rivalités locales. À partir des années 1830, la soie française, brute ou moulinée, devient la référence en matière de qualité.

## La prééminence lyonnaise

La culture de la soie a commencé en France au XIV<sup>e</sup> siècle, probablement pour approvisionner la cour papale, à Avignon. Elle s'est progressivement étendue dans le Midi, mais les aléas climatiques l'ont parfois empêchée de se développer. Ainsi, Henri IV dépense beaucoup d'argent pour encourager son développement près de Paris et de Tours, ou encore en Bourgogne : des centaines de milliers de jeunes mûriers espagnols y sont plantés (20 000 dans le seul jardin des Tuileries, à Paris), et l'agronome Olivier de Serres écrit, en 1599, à la demande du roi, son ouvrage *La cueillette de la soie par la nourriture des vers qui la font* ; il répand ainsi l'art d'élever les vers à soie. Il ne reste rien de ce coûteux effort, sinon l'un des meilleurs ouvrages de sériciculture de l'Occident. En fait, il semble que seuls les mûriers poussant dans le Sud résistent à une cueillette annuelle de leurs feuilles.

En revanche, les efforts pour favoriser la fabrication de vêtements en soie ont davantage de succès. Paris et Tours comptent quelques manufactures de vêtements en soie, mais c'est Lyon qui prend la tête. Une loi de 1540

impose que tout produit en soie – les textiles ou la soie quelles que soient sa forme et sa destination – passe d'abord par Lyon pour y être examiné et taxé. Des experts en tissage et des capitaux y affluent, plaçant la ville dans une position dominante. Sous Colbert, au début de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, Lyon devient le centre de manufacture de la soie de haute qualité le plus performant d'Europe et le restera jusqu'au XIX<sup>e</sup>.

Bien que la législation ait favorisé l'importation de la soie et sa transformation à Lyon, d'autres centres se créent, même si leur production diffère : ainsi Saint-Étienne se spécialise-t-elle dans la fabrication des rubans de soie et, au XVIII<sup>e</sup> siècle, Nîmes devient l'un des principaux producteurs de bas de soie et de vêtements bon marché en soies mélangées.

Pourtant, à mesure que la manufacture de vêtements de soie augmente, une question se fait de plus en plus lancinante : la production des vers à soie est insuffisante, et le fil produit est de qualité médiocre, de sorte que l'on ne peut fabriquer d'organsins. En 1754, la France utilise 2,5 fois plus de fil qu'elle n'en produit. Elle importe ce qui lui manque principalement du Piémont. Il s'agit notamment de soie moulinée, pour laquelle les Piémontais conservent leur suprématie.

Le gouvernement, conscient de ces difficultés, tente de redresser la situation. Toutefois, au-delà des difficultés techniques, il se heurte aux dirigeants des usines de production de la soie. Pour les producteurs de soie et de tissu du Midi, et pour les entrepreneurs

lyonnais, le rééquilibrage de la balance du commerce avec le Piémont n'est pas une priorité. La soie grège grossière produite dans le Midi suffit à la réalisation de tissus bon marché, de sorte que les producteurs de soie ne prêtent guère attention aux efforts du gouvernement, affirmant qu'ils seraient parfaitement capables de rivaliser avec la soie piémontaise, mais qu'ils ont davantage à gagner à produire des qualités inférieures.

Pourtant, à terme, une production de qualité médiocre à faible coût est condamnée, parce que d'autres pays pourraient encore faire baisser les prix. En effet, dans les années 1770, les marchés européens sont inondés de soie grège meilleur marché en provenance de Chine ou du Bengale ; les petits producteurs européens sont menacés, et la panique gagne aussi le Languedoc et la Lombardie.

Les producteurs lyonnais souhaitent des améliorations. Sans doute craignent-ils que les liens commerciaux étroits, qu'ils ont établis avec les producteurs piémontais depuis les années 1670 et qui n'ont pas été interrompus par les diverses périodes de troubles traversées, ne résistent pas à l'attitude protectionniste du gouvernement, qui cherche à développer l'industrie de la soie dans le Midi. D'autres industriels ou producteurs de vers à soie sont aussi en faveur d'une amélioration de la qualité de la soie et d'une sériciculture plus intensive.

Malgré ces volontés, l'évolution de la production de la soie est très lente : certains projets sont irréalistes, et des conflits d'intérêt éclatent. De surcroît, les producteurs du Midi supportent de plus en plus mal les privilèges accordés aux Lyonnais, ce qui crée un climat de méfiance et ralentit le mouvement de rénovation. Face à ces rivalités et à ces conflits larvés, certains veulent imiter la technique des Piémontais pour améliorer la production française. On tente de voler leurs « secrets ». Cet espionnage industriel se concrétise par la construction, en 1721, d'un énorme moulin à soie, à Derby, en Grande-Bretagne, une des premières usines de la révolution industrielle britannique... mais toutes les tentatives échouent. Ces échecs résultent d'une foi naïve dans la technique : on oublie l'importance du savoir-faire.



Bibliothèque municipale, Lyon

**2. LA MANUFACTURE ROYALE de Montauban, construite au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, devait fournir de la soie grège de très bonne qualité, filée sur des machines plus perfectionnées qu'au paravant. Toutefois, les manufactures furent souvent considérées comme des usines très chères de construction et d'entretien, et la qualité de la soie grège obtenue était décevante.**

## Les manufactures royales

Les experts français, ayant une longue expérience de la production de la soie, sont moins naïfs que les Anglais, même si leurs projets sont, parfois, aussi irréalistes. Pour eux, les Piémontais réussissent à produire une excellente qualité, parce qu'ils bénéficient d'un climat favorable à la culture des vers et qu'ils sont soutenus, tant par l'État que par les négociants et par les fabricants. Au contraire, en France, personne ne se sent vraiment concerné par l'amélioration de la production de la soie. Pour pallier ce désintérêt, le gouvernement encourage la création de manufactures royales, des entreprises privées qui fonctionnent grâce à une aide technique et financière de l'État, lequel récompense les innovations. Les manufactures créées doivent servir d'exemples et promouvoir les produits de luxe. Toutefois, la production de soie de qualité ne parvient pas à satisfaire la demande, en dépit de subventions élevées.

Bien qu'elles soient souvent qualifiées de jouets coûteux et inutiles, ces manufactures contribuent à former des experts, des fileuses et des moulineurs qui, leur apprentissage terminé, retournent dans leur ville ou dans leur village avec un nouveau savoir-faire technique. Elles contribuent au développement de la production industrielle et à la diffusion d'une nouvelle organisation du travail, qui font évoluer les petites unités de production familiales, désuètes, inefficaces et dispersées. Certes, les entrepreneurs locaux ne peuvent pas construire des bâtiments aussi chers à construire et à entretenir que les manufactures, mais ils en imitent le système de production dans des locaux plus modestes. Progressivement, des techniques performantes s'implantent dans les régions productrices de soie ; l'organisation du travail et la qualification des ouvriers s'améliorent.

Lorsque les conditions du marché changent et que la concurrence s'intensifie, on se détourne de la production de qualité médiocre à bas prix. Toutes les conditions sont alors réunies pour que se succèdent rapidement plusieurs améliorations notables.

Sous Napoléon, les artisans français sont aussi nombreux et aussi habiles que leurs homologues piémontais. Le temps approche où les innovations ne

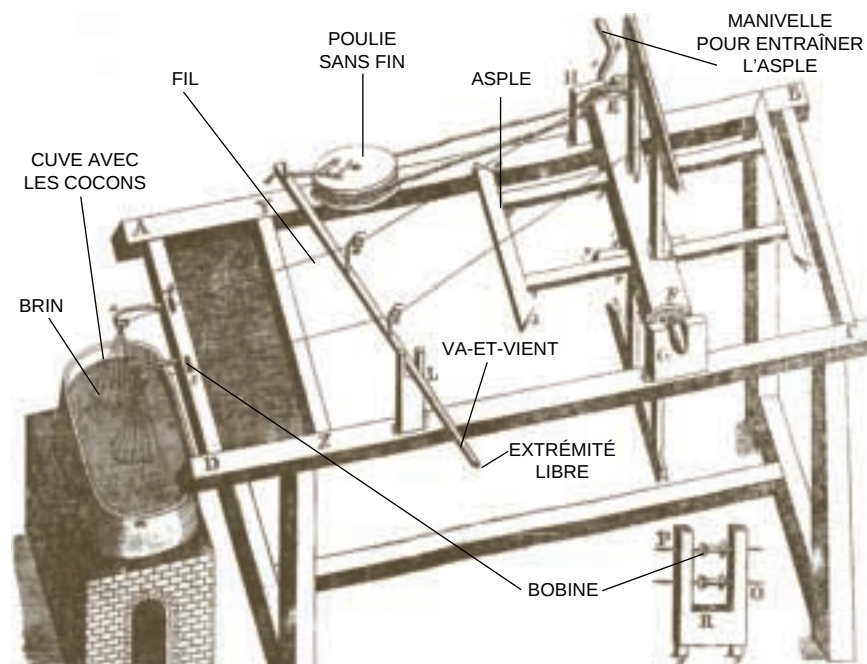
passeront plus du Piémont vers la France, mais suivront la route inverse.

Pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle, les innovations de Jacques de Vaucanson, un fabricant d'automates qui se tourne vers la manufacture de la soie, sont particulièrement inventives. D'autres scientifiques ou hommes d'Église participent à ce courant, notamment Boissier de Sauvages qui s'intéresse à la production des vers à soie, Soumille qui étudie le vitrage des

fil de soie, c'est-à-dire leur rupture lors de la mise en écheveau (des fils humides qui se recouvrent sur l'asple collent les uns aux autres et finissent par se rompre), et Gensoul qui se consacre à l'amélioration du chauffage des cocons, en utilisant la vapeur. Le nombre croissant des innovations montre bien que la population prend conscience qu'il faut trouver des techniques mieux adaptées et abandonner les méthodes



Bibliothèque municipale, Lyon



SAM, Milan

**3. LES PREMIÈRES MACHINES à tirer la soie (en haut) étaient très simples : les cocons étaient placés dans une bassine que l'on chauffait, et quelques brins issus de cocons différents étaient tirés ensemble pour former un fil, lequel n'était pas très régulier. L'installation d'une poulie sans fin (en bas) sur les machines à tirer la soie améliore la qualité du fil. Ce dernier passe de la bassine aux bobines (agrandies en bas à droite), où il est aplati. Le va-et-vient répartit le fil sur l'asple de sorte qu'il forme un écheveau plus régulier. Toutefois, la poulie sans fin n'assure pas la formation d'un écheveau parfaitement régulier.**